

Les arcimboldesques

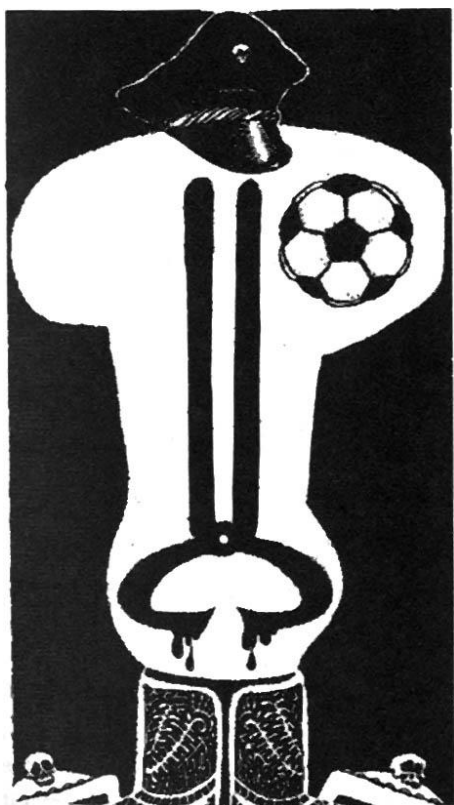
Forme particulière de caricature, le portrait à la manière d'Arcimboldo (peintre italien du XVI^e siècle) est une prouesse rhétorique. En plus de l'allégorie souvent exploitée, deux figures d'expression y sont à l'œuvre : la métonymie et la métaphore. L'artiste doit faire en sorte qu'un conglomérat de réalités forme un ensemble ressemblant au visage de la personne concernée (pour le tout ou pour des parties). Cette ressemblance est au cœur de l'analogie visuelle, de la substitution métaphorique (un œil est figuré selon les cas par une tête de femme, une assiette, une bombe, un reste de vin au fond d'un verre...). Quant à la métonymie elle est aussi fondamentalement présente puisque le réquisitionnement de chaque réalité obéit à la logique. Si, par exemple, le visage d'Hitler est dessiné uniquement avec des armes, c'est pour dénoncer son bellicisme exacerbé.

En son principe, le portrait arcimboldesque est neutre, il peut exprimer l'éloge ou le blâme. Il pousse loin la condensation. Au lieu de présenter un personnage dans une situation particulière ou avec quelques objets emblématiques de sa personnalité, il synthétise des thèmes ou des moments différents de son action. Il combine efficacement pluralité et unité. Il peut arriver que subsiste un doute sur tel ou tel portrait. Ainsi une carte postale du début du XX^e siècle représentant Jaurès n'est peut-être qu'un ensemble objectif d'allusions qui ne traduit aucun parti pris péjoratif ou flatteur.

De quand date l'utilisation *ad hominem* (et non plus allégorique) du « concept » arcimboldesque ? D'Arcimboldo lui-même qui portraiture Calvin. On connaît aussi une représentation en pied de Mirabeau-Tonneau (personnage de la Révolution française) dans laquelle les bras et les jambes sont remplacés précisément par des tonneaux. Plus tard, un portrait de Napoléon par l'allemand Johann-Michael Voltz agglutine des cadavres. Au XX^e siècle, les dessinateurs (mais aussi les publicitaires) ont pérennisé le portrait composite.

Le plus souvent, le procédé n'intéresse qu'une partie du visage : les dents de Nixon en obus (cf. expression « montrer ses dents » illustrée par Wiaz), celles de Brejnev en barreaux de prison (Pino Zac), celles d'un banquier en colonnes de la Bourse (Jean Effel)... Cas particulier : Richard Nixon, déchu à cause du Watergate, fut portr(a)ituré, en couverture de *Newsweek*, avec deux bobines de magnétophone en guise d'yeux et le reste du visage dessiné avec la bande magnétique.

Il arrive aussi que des têtes entières soient figurées par l'assemblage des réalités révélatrices. Au *Canard enchaîné*, dans les années 50 et 60, César était passé maître dans ce genre de portrait présenté sous la rubrique bien nommée « Commentaires de César ». Soit le portrait de Georges Bidault : il réunit des objets (verre vidé, gourde, tonnelet...) du champ notionnel de la boisson. César stigmatise ainsi le penchant pour l'alcool de Bidault, surnommé par ailleurs « Le soda inconnu » ! Jean Lap, du même *Canard enchaîné*, dessina de Gaulle avec seulement deux ballons de rugby – un grand pour la tête, un petit pour le nez – mais en raison d'un fait relativement anecdotique (le tournoi des cinq nations).



Le général Videla, Morgan,
La coupe est pleine Videla.

En 1978, le général Videla, dictateur argentin, fut l'objet d'une réprobation virulente, surtout au moment de la coupe du monde de football qui se déroulait dans son pays. Un collectif de dessinateurs publia un recueil *La coupe est pleine Videla* dans lequel Morgan, avec une belle économie de moyens, réduisait le visage du dictateur à des tenailles sanglantes (le nez allongé et la bouche moustachue) et à un ballon de football (en guise de monocle). Tout était dit !

Christian MONCELET
Université Blaise Pascal,
Clermont-Ferrand